



Emile Vanderhaegen.

Campagne d'un poilu

Ma campagne du 2 septembre 1914 au 25 mai 1917 (date où je fus fait prisonnier)

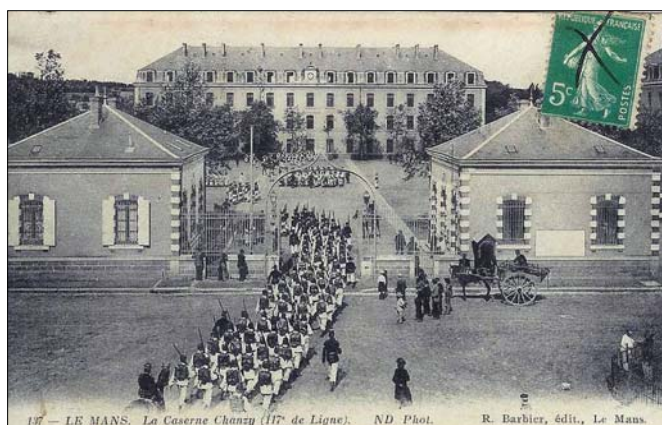
par **Emile Vanderhaegen**, au 294^e Régiment d'Infanterie

Je dédie ce court récit à ma chère Amie Armande Evrard.

Un tout grand merci à notre ami François Luca de Hamoir (Belgique) de nous avoir confié ce « Journal d'un brave » qui sommeillait dans un de ses tiroirs depuis bien longtemps. Il le tenait de sa tante, Armande Evrard, qui connut Emile Vanderhaegen avant, pendant ou après la Grande Guerre; on ne sait. Ils éprouvèrent des sentiments l'un pour l'autre et pourtant leur aventure n'eut pas de lendemain. Cependant, à l'issue de ce terrible conflit, Emile lui offrit ce petit carnet, gage de son affection, comportant une trentaine de pages, où, d'une écriture fine et appliquée, il consigna méthodiquement et avec talent les événements majeurs et dramatiques qu'il vécut durant près de trois ans, alors qu'il défendait vaillamment la France, sa Patrie, lors de la Guerre 14-18. Nous avons cru bon de mettre en ligne l'intégralité de ce récit, en le restituant presque tel quel; seules quelques légères retouches ont été apportées pour obtenir une lecture plus confortable du texte. Nous espérons que cette initiative sera de nature à apporter sa petite pierre à l'Histoire et mettra en exergue, une fois encore si besoin en était, le courage et l'abnégation de ces hommes qui se battirent pour défendre leur chère Patrie. Gloire leur soit rendue!



† Bar-le-Duc - 94^e Régiment d'Infanterie.
 ↗ Le Mans - La Caserne Chanzy.



Un poilu - Dessin de Georges Scott (L'Album de la Guerre 1914-1919).

1914 - Le 2 septembre 1914, à 10 h. du matin, je reçois ma feuille de route et je dois me rendre «immédiatement et sans délai» au 94^e Régiment d'Infanterie qui se trouve à Bar-le-Duc. Je ne pars que le lendemain à 10 h. du matin. Je me rends à la gare de l'Est mais là, on me change de direction, le 94^e n'étant plus à Bar-le-Duc car cette ville est bombardée par les boches qui avancent. Je suis dirigé sur Le Mans. Je prends le train à la gare Montparnasse et ne mets pas moins de 92 heures pour faire le trajet qui est de 200 km. Le train fait par moments des arrêts de 10' à 12 heures pour laisser passer des troupes qui se rendent sur le front. J'arrive enfin le 7 septembre. Là, vont commencer mes péripéties du métier militaire! Il y a à cette date au moins 10.000 hommes de troupes au Mans et absolument rien pour nous loger. Je passe ma première nuit sous une toile de tente, mais, la nuit, il y a un très fort orage et toute la cour de la caserne, où je me trouve, est inondée. En pleine nuit, je suis obligé de chercher un autre abri. Le lendemain, il faut se débrouiller pour arriver à trouver à manger; il n'y a absolument rien pour nous. Environ 5.000 de la classe 14 arrivent! Heureusement, le soir, je trouve le moyen de sortir en ville et de pouvoir me ravitailler un peu et trouver à loger. Cette vie dure 7 jours. C'est maintenant que je regrette ma petite vie tranquille auprès de mes chers Parents. Il va pourtant bien falloir s'habituer un peu à la vie dure et prendre la vraie vie de poilu. Le 14 septembre au matin, on m'annonce que le 94^e se trouve à Rennes. Je pars à 10 h. et je n'arrive qu'à 23 h. à destination, mais là je sais déjà me débrouiller et, au lieu de suivre le détachement qui se rend dans une caserne, je file avec des camarades pour loger en ville. Après bien des recherches, je finis par trouver une chambre et nous y logeons à pas moins de sept! Le lendemain, je déjeune en ville et ce n'est qu'à 14 h. que je me rends sur la place et là, on m'annonce que le 94^e se trouve au camp de Coëtquidan. Pour s'y rendre, il faut prendre un petit train sur route. Enfin, j'arrive à 20 h. Me voici perdu au



78. Camp de Coëtquidan — Infanterie — Canon 57, stocks et engins

Camp de Coëtquidan - Infanterie.

milieu de la brousse. Quelle vue ! Qui m'attend là ? Je me renseigne et j'arrive à trouver les bâtiments qui servent de caserne. Je suis reçu par des cuisiniers et leur première tâche est de me donner à manger. Je pense que si cela continue ainsi, ça ira bien. Je commence par coucher sur de la paille ! Où est mon bon petit lit ? J'y pense et le cafard me prend. Le lendemain dimanche, je suis libre. J'en profite pour aller faire un tour et visiter un peu les environs qui sont... les champs et de la bruyère. C'est la Bretagne dans toute l'acception du mot. Le lundi : changement ! Après avoir été appelé au bureau pour fournir des renseignements, je suis affecté dans une Compagnie et l'instruction militaire va commencer. Le

temps presse et, l'après-midi, je commence à faire l'exercice. Je vis ce régime pendant une dizaine de jours, habillé en civil ; enfin, je suis appelé au magasin où je vais toucher des vêtements militaires, mais dans quel état ils sont ! Ce n'est pas croyable : sales, déchirés et trop courts. En fait, j'ai l'air d'un pantin dans cette tenue ! C'est vrai qu'il vaut mieux envoyer ce qui est bon aux camarades qui sont sur le front à se battre. Environ dix jours après mon habillement, je suis marié avec M^{lle} Lebel qui sera bientôt très utile quand je partirai au front. L'instruction marche de mieux en mieux ; marches, exercices de nuit, alertes : rien ne nous est épargné mais, sans s'en apercevoir, le temps passe très vite et, le 2 novembre, j'apprends que je suis désigné pour partir au front en renfort. Je vais tout de même savoir ce que c'est que la vie du front et pouvoir aller faire mon devoir à mon tour, et surtout faire mon possible de descendre le plus possible de boches. Des contre-ordres arrivent et ce n'est que le 12 novembre que je pars en renfort pour le 94^e qui se trouve à ce moment-là en Belgique. Je passe par Dunkerque,

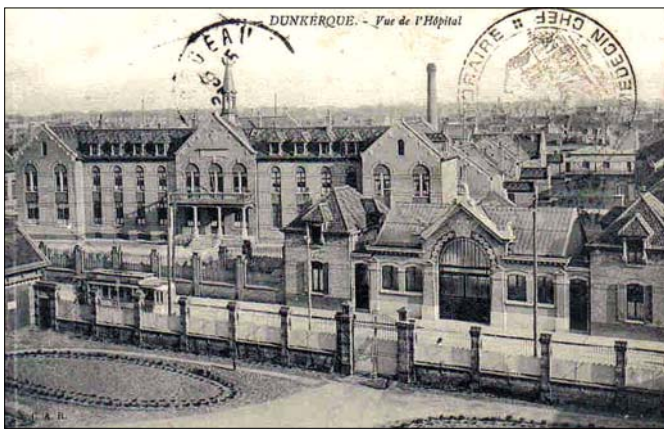


Bombardement de Bergues - Mai, juin 1915.

Bergues, etc., etc. Six jours se sont passés depuis mon départ et les obus boches se font entendre. Drôle de musique que font ces instruments en passant au-dessus de nos têtes ! Ça ne m'effraie pas de trop et nous avançons vers la première ligne. La nuit, je loge dans un petit pays qui est fréquemment bombardé et les inondations sont partout ! Toutes les digues ont été rompues. Je me demande si je pourrai longtemps résister à cette vie, moi qui ai l'habitude d'être au chaud. Et maintenant, on passe ses nuits dehors, dans l'eau ! A la fin novembre, il ne fait réellement pas chaud ; avec cela, de la pluie tous les jours ! Je suis complètement traversé par la pluie ! Enfin, l'ordre arrive : nous devons monter en renfort et, le 20 novembre au soir, je vais me rendre compte de ce que c'est que la guerre et je vais avoir mon baptême du

feu... Je passe dans un boyau où il y a au moins 1 mètre d'eau. Un obus tombe tout près et m'oblige à baisser fortement la tête ; résultat : je suis complètement trempé ! C'est vrai que ça ne change guère ; ce n'est qu'une petite habitude à prendre. La nuit est assez calme et, au petit jour, malgré les recommandations de nos anciens, plusieurs de mes camarades veulent voir si les boches sont loin. Leur curiosité leur coûte la vie car ils sont tous touchés d'une balle en plein front. Je suis plus prudent et me contente de regarder par le créneau si ces sales boches n'attaquent pas. La journée se passe bien, à part quelques émotions bien naturelles pour un débutant dans ce métier. Je commence à me faire à la vie de tranchées mais mon organisme n'est pas habitué à ce régime et je commence à tousser très sérieusement. Le 22 après-midi, un ordre passe dans la tranchée de se tenir prêt à attaquer. J'avoue qu'un léger frisson me passe dans le dos et je me demande comment je vais m'en tirer. Enfin, tout le monde autour de moi est tranquille ; certains camarades dictent leurs dernières volontés au cas où il leur arriverait malheur. Pour mon compte, j'ai confiance et je ne fais rien de tout cela. L'heure approche ; plus que 5 minutes, puis 4... 3... L'ordre passe : « baïonnette au canon ! ». Le silence se fait partout, seul le canon gronde. Nous nous serrons tous la main. Qui, hélas, de nous sont ceux qui ne reviendront pas ? Plus qu'une minute, puis le grand cri : « en avant ! »... Tous, nous partons à l'as-

saut, par bonds. La distance à parcourir est assez courte mais, malgré cela, les mitrailleuses boches font des ravages dans nos rangs. Je vois plusieurs de mes camarades tomber près de moi. Sont-ils blessés ou tués ? Je n'ai pas le temps de m'arrêter. Les balles sifflent de tous côtés : on dirait des abeilles qui bourdonnent à mes oreilles. Le canon gronde de plus en plus mais tout se passe si rapidement ! Je ne vois plus le danger. L'excitation produite par l'odeur de la poudre, l'eau-de-vie prise avant le départ, j'avoue que je ne sais trop ce que je fais. Mon seul but est de tuer des boches. Un moment, je crois que nous allons en venir au terrible corps à corps. Enfin, les boches reculent lentement et nous parvenons à prendre possession de leurs tranchées. Quel effort et quelle odeur : ce n'est pas définissable ! Je regarde un peu autour de moi et je m'aperçois que nombre de mes camarades manquent à l'appel. J'apprends plus tard que sur 200 de ma classe qui étions partis à l'attaque, nous restons à peine 50 ; le reste : tués ou blessés. Enfin, voici ma première attaque passée ! J'en suis à me demander comment j'ai pu passer à travers cet orage de mitraille sans avoir la moindre égratignure ! Mais le soir, je me sens de plus en plus malade : j'ai de la fièvre et je n'arrête plus de tousser. Le lendemain, je ne peux plus y tenir et je vais voir le major qui me dit de



Dunkerque, Malo-les-Bains - Vue de l'hôpital.

revenir le lendemain. A ce moment, je ne tiens plus debout du tout et je suis évacué à l'hôpital de Malo-les-Bains près de Dunkerque. L'hôpital se trouve dans le casino sur le bord de la mer, mais ce n'est pas encore organisé. Malgré cela, je suis assez bien soigné pour une bronchite. Enfin, je me remets tout doucement et j'entends parler que je dois partir pour le dépôt des convalescents qui se trouve à l'Ecole des Filles de la ville, et de là on doit repartir directement pour le feu, sans avoir de permission. Cela ne fait guère mon affaire car depuis le 2 septembre, je n'ai pas eu la joie de voir mes chers Parents. Je leur envoie une dépêche et mon Père s'empresse de venir me voir. Après avoir passé deux jours avec moi, il repart. J'ai eu au moins la joie d'avoir pu l'embrasser et lui parler avant de remonter au front si

cela m'arrive. Mais le lendemain de son départ, je passe une visite et le major ne me trouve pas assez guéri et me classe pour être envoyé à l'intérieur de l'hôpital. Au bout de trois jours, on m'appelle au bureau pour me remettre une feuille de route, mais au lieu d'aller à l'hôpital, je rejoins mon dépôt à Coëtquidan, ayant hâte de voir ma chère Maman et ma sœur. Je ne demande pas d'explications et prends le train à Dunkerque pour la direction de la Bretagne, mais je m'arrange pour pouvoir passer à Paris. Après bien des difficultés (car il y a des inspections dans le train), j'arrive à la gare du Nord. Je me faufile à travers les voies ferrées des marchandises, car, au guichet, on n'a pas voulu me laisser passer. Enfin j'arrive à sortir. A 3 h. du matin, je suis dans ce grand Paris, mais quel changement depuis mon départ ! Plus de lumières dans les rues, plus de voitures, pas un passant : Paris semble mort. C'est la guerre et l'état de siège proclamé ! Les barrières sont fermées et l'on ne peut ni rentrer ni sortir de Paris avant 5 h. du matin. Enfin, à 5 h., je prends un taxi qui me conduit chez moi et à 6 h. je réveille tout le monde en sursaut. Quel étonnement de me voir arriver ! Et moi, que je suis heureux ! Voici près de 4 mois que je n'ai pas mis les pieds chez moi et que de choses se sont déjà déroulées ! Après avoir passé 3 jours à la maison, je pars vers mon dépôt où j'arrive le lendemain à 10 h. du matin. Je m'empresse de demander une permission et le soir à 6 h. je reprends le train pour passer sept jours chez moi. Que ça passe vite ! Pendant ce temps-là, 7 jours font l'égal de 7 h.

1915 - Enfin, je repars et je passe la visite sitôt arrivé. Je suis reconnu inapte pour le service au front et je trouve à me placer comme garde-magasin. Je suis bien tranquille à ce poste et ma santé se remet tout doucement. Ma bronchite m'a enfin quitté ; ce n'est pas un malheur car à ce moment le major avait peur que ça s'aggrave. Je fais mon métier de garde-magasin pendant 3 mois puis je repasse une visite. Cette fois, je suis apte à aller au front. Je vais donc repartir. Sur ces entrefaites, un lieutenant, dont j'ai fait la connaissance et qui commande le centre d'instruction des mitrailleurs, me demande de rester avec lui et de faire mon stage de mitrailleur. Je ne

demande pas mieux car cela est plus intéressant que d'être dans le rang. Je reste 21 jours à l'instruction, puis, comme à ce moment il n'y a pas besoin de renfort, je reste au dépôt. Ce n'est que le 22 avril que l'on m'annonce que je vais partir, mais avant j'ai une permission de 4 jours, et en rentrant je pars en renfort. Je quitte donc le dépôt le 26 et je prends la direction de l'Argonne où se trouve le 94^e à ce moment. Le 28, j'arrive à Sainte-Menehould et je couche le soir à Florent à 7 km des lignes. Et le 30 au soir, je pars pour les tranchées. Le secteur n'a guère l'air tranquille; le canon gronde rudement mais cette fois je sais ce que c'est et je monte tranquillement en tranchée. Le 1^{er} mai, je suis en ligne à prendre la garde mais, depuis le mois de décembre, lorsque j'étais en Belgique, l'on a inventé des engins qui sont des plus meurtriers. Juste l'après-midi, les boches attaquent et il faut les arrêter; comme débuts de mitrailleur, ça promet! Et j'ai la joie de pouvoir me rendre compte du travail que font nos joujoux (lire «mitrailleuses»). Les rangs boches se déciment rapidement et plus ils amènent des renforts, plus de tués cela leur fait. Enfin, vers midi, ils voient qu'il n'y a rien à

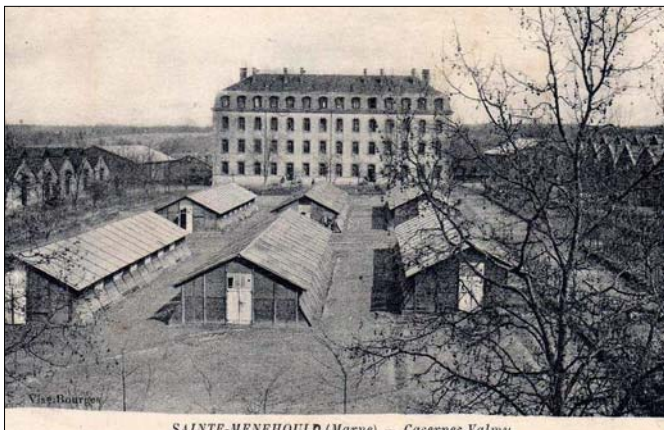


812. La Grande Guerre 1914-16. — Nord de Ste-MENEHOULD (Marne).
Patrouille prête à s'élancer dès que l'ennemi sera à sa portée.

Sainte-Menehould (Marne) - Patrouille aux aguets.

faire pour passer et se retirent. Notre devise est «On ne passe pas!» et l'on sait prouver qu'elle est vraie. Le soir encore, une petite attaque des boches est vite enrayée. Enfin la nuit tombe et a l'air de vouloir être assez calme. En effet, elle se passe tranquillement et le matin arrive sans changement. Nous allons continuer notre vie de secteur qui consiste à recevoir des obus et ne pas pouvoir répondre. C'est ce qui fait le plus rager! Nous venons de donner une bonne leçon aux boches et ils ne recommenceront pas de sitôt! Par moments, ils sont pris de folie et nous envoient des rafales d'artillerie. Maintenant, la vie est calme et tranquille, mais cela ne peut durer. Le 15 mai au matin, alerte! Les boches attaquent sur notre gauche et cette fois, je suis sûr que s'ils réussissent, nous serons encerclés (lire: prisonniers). Pourtant, ce n'est guère mon idée, pas plus que celle de mes camarades qui se trouvent là. Les boches avancent lentement mais sans arrêt. Le moment est critique. Heureusement, l'artillerie se met en batterie et les obus pleuvent sur les boches, pire que la grêle, ce n'est pas croyable! Aussi sont-ils obligés de se replier. Il était temps! Encore 560 mètres d'avance et je ne sais pas ce que je serais devenu. Après cette journée d'orage, la nuit est très calme. J'en profite pour me reposer un peu. Je dors toujours en chien de garde, c'est-à-dire d'un œil. Maintenant, je suis complètement habitué à la vie de tranchées et, comme on dit, «je ne m'en fais pas!». Les jours s'écoulaient maintenant assez tranquilles pour le secteur. Cela ne durera certainement pas longtemps, car ces sales boches vont bien encore essayer de nous prendre notre tranchée, car à présent, nous sentons que cela ne va pas être long avant qu'il n'y ait du nouveau; aussi, la nuit, tout le monde fait bonne garde. Voilà le mois de juin qui va se terminer. Je crois que c'est la première fois que nous restons un mois sans avoir à subir d'attaques. Mais le 28: changement! Les boches commencent par faire un tir de destruction sur toute la première et la deuxième ligne. L'endroit où je me mets habituellement à l'abri reçoit un 150 mm. Heureusement que je n'étais pas là! Sans cela, quelle bouillie je serais devenu! Toute la nuit, je travaille avec les camarades pour réparer les dégâts. Cela ne sert pas à grand-chose car le lendemain les boches recommencent. Je sens que, cette fois, ils veulent prendre leur revanche de ce que nous leur faisons voir depuis un moment. La journée s'écoule encore; pas d'attaque. La fièvre me prend et je ne peux plus rester sur place. J'aimerais mieux les voir arriver que de rester là à prendre des obus sur la figure et ne pas pouvoir répondre. La nuit est très mouvementée. Je tire au moins 2.000 cartouches à la mitrailleuse. Cela n'arrête pas dans tous les coins. Gare au lendemain dès le petit jour! En effet, le soleil se lève et nous montre la teinte de cette journée du 30 juin: rouge sang! A 10 h., ça y est, les voici qui arrivent en colonnes serrées de 12 hommes de front. L'artillerie donne au plus fort: ce n'est pas le moment d'avoir froid aux yeux! Il ne va guère falloir viser car l'on est à peu près sûr à chaque coup d'en toucher. C'est le moment de faire causer notre joujou «mitrailleuse» et de les recevoir en musique. Nous avons

déjà tiré au moins 20.000 cartouches ; nous allons en manquer et ils avancent toujours. La situation n'est pas brillante de notre côté. Il y a des monceaux de cadavres boches ; cela ne les empêche pas de revenir à la charge. Ils ne comptent pas leurs pertes et veulent passer à tout prix ! Je n'ai néanmoins pas encore perdu espoir. Qu'ils ne viennent pas dans notre tranchée ! Nous n'avons presque plus de cartouches ; c'est la fin lorsque, tout à coup, je les vois faire demi-tour et les derniers qui restent se sauvent pour rentrer dans leurs tranchées. L'envie folle nous prend de sortir à notre tour et d'aller les trouver dans leurs trous, mais les officiers nous l'interdisent. Tout ce combat a duré moins de 2 heures et ça n'a pas été moins rude comme affaire ! La nuit arrive mais est loin d'être calme. Je ne sais pas ce que les boches fabriquent mais j'entends un remue-ménage dans leurs tranchées qui n'est pas ordinaire. Je crois que ça sent mauvais pour le lendemain. En effet, à 6 h. du matin, les voilà qui reviennent à la charge et encore plus en masse que la veille. Ils sont tous au coude à coude. Nous manquons presque de tout. Je crois que nous allons être obligés d'abandonner notre première ligne. En effet, à 7 h., l'ordre arrive de se replier. Nous avons déjà de très lourdes pertes. Nous abandonnons la première puis la seconde ligne. A midi, nous avons reculé de 1.500 m environ et voilà que l'on se bat. A 12 h., je suis dans le ravin de la Hayette lorsqu'un obus tombe à 5 ou 6 m de moi et un éclat me blesse au pied droit. Je veux essayer de rester mais, au bout d'un moment, cela m'est devenu impossible car ma blessure me fait trop souffrir, quoique ce ne soit pas grave. J'ai néanmoins difficile de marcher. Je me rends au poste de secours. Pendant ce temps, les boches avancent toujours. Jusqu'où iront-ils ? Les Régiments de chez nous sont très éprouvés et les forces diminuent. Heureusement, les Divisions demandées en renfort arrivent et sitôt rentrent en contact. Moi, je suis évacué et pars clopin-clopant jusqu'à Florent. Je retourne au poste de secours. Je reste là 3 jours. Pendant ce temps, j'attrape la dysenterie qui règne en ce moment partout. Enfin, je suis évacué sur l'hôpital de Sainte-Menehould. Je suis dans la caserne Valmy, transfor-



Sainte-Menehould - Casernes Valmy.



Alès - L'hôpital

mée en ce moment en hôpital. Je reste là deux jours ; ma blessure guérit mais ma dysenterie va de plus en plus mal. Je ne peux absolument rien prendre et, à ce régime, les forces partent vite. Je suis enfin évacué pour l'hôpital à l'intérieur. Je vais quitter le front pour un moment sans doute. Je pars de Sainte-Menehould par un train qui se dirige dans le midi. En route, j'apprends que nous allons vers Nîmes. Après trois jours de voyage, j'arrive à Alès dans le Gard. Je suis versé dans l'hôpital tenu par la Croix-Rouge « Union des Femmes de France ». Sitôt arrivés, toutes les infirmières sont aux petits soins pour nous car voici près de deux mois qu'elles n'ont pas vu ni un blessé ni un malade et chaque infirmière veut avoir son malade à soigner. Aussi, les friandises arrivent de tous côtés mais le major débarque et fait tout supprimer. Régime : diète complète ! Cela dure 8 jours. Après, je commence à manger un peu et, tout doucement, à reprendre des forces. Avec cela, le temps est superbe et je suis très souvent invité à aller faire des promenades en auto. Je visite le Pont du Gard et de nombreux sites très jolis. Le temps passe très agréablement. Quel changement de vie, quand l'on pense aux camarades qui sont au front ! Le 15 août, nous avons une petite fête donnée par les infirmières et des commerçants. Tout est très bien et nous sommes très heureux. Mais, malheureusement, cette vie ne peut pas durer et le 1^{er} septembre, je passe une visite et je suis considéré assez guéri par le major

pour rentrer au dépôt, après 7 jours de permission. Voici juste un an que je suis parti au Régiment et que de choses j'ai déjà vécues ! Je ne me doute guère qu'il y en aura de bien plus terribles à passer ! Mes 7 jours de permission passés, je rentre au dépôt à Coëtquidan et je vais m'arranger pour y passer un bon moment tranquille. (...) Le mois de septembre s'écoule tranquillement. Le mois d'octobre commence de même lorsque, le 15, on parle



Insigne du 294^e Régiment d'Infanterie.



Drapeau du 294^e Régiment d'Infanterie.

sérieusement de renforts pour partir au front. Je m'attends à être du nombre d'un jour à l'autre. Enfin, le 27, mon tour arrive, mais cette fois, je pars au 294^e qui se trouve au repos du côté de Châlons après avoir fait les attaques de Champagne. Le 1^{er} novembre, je retrouve le 294^e à Sarry qui est encore au repos. Il y reste encore une quinzaine de jours et, le 20 novembre, nous montons aux tranchées dans les lignes qui ont été prises aux boches le 25 septembre. Mais je suis désigné comme instructeur pour les mitrailleuses et je reste à la cheffe (?) un peu en arrière des lignes; là, je suis très bien et nous ne recevons toujours pas les obus boches, lorsque, vers le 10 décembre, le centre d'instruction est dissout et je dois rejoindre ma Compagnie en première ligne. Le secteur où je me trouve est placé du côté de la ferme Navarin au lieu-dit «Le Bonnet de l'Evêque». C'est assez agité et les boches ne regardent pas à la dépense des obus. Le 24 décembre, je descends à la cuisine qui se trouve à l'arrière, pour me nettoyer un peu car voici près de 15 jours que je n'ai pu me passer une goutte d'eau sur la figure. Et avec cela, il y a près de 50 % de boue dans les tranchées. Je suis dans un état pitoyable; de la tête aux pieds, je ne suis qu'un morceau de boue. Ma capote est raide comme un bout de bois par la boue gelée qui est dessus, mais tout cela ne serait rien si le plus terrible des malheurs venait à frapper. Sitôt arrivé à la cuisine, les lettres arrivent et je m'empresse de vérifier s'il y en a une pour moi car je sais mon cher Papa malade. En effet, je reçois une carte pneumatique dans laquelle on m'annonce que mon cher Papa est au plus mal et me réclame. Je remonte immédiatement en ligne près de mon commandant de Compagnie pour obtenir une permission et le soir à 8 h. je pars (toujours dans le même état) pour prendre le train à Suippes. Il y a au moins 18 km à faire à pied! Le temps me semble d'une longueur! Les obus éclatent mais cela ne me gêne guère; je n'ai qu'une idée: arriver le plus tôt possible. J'arrive à Suippes à 11 h. du soir mais l'on dirait que la malchance est après moi. Je ne peux prendre un train de permissionnaires qu'à 2 h. du matin. Il me faut passer 3 h. dans une baraque pleine de poilus qui, eux, sont heureux de partir en permission; ils ne font que de chanter, cela se comprend. Quelle torture j'endure, moi qui ne sais que penser comment va mon cher Papa! Enfin, le train arrive avec du retard, comme de juste, et roule à la vitesse d'un escargot. Enfin, j'arrive à Paris à 11 h. du matin. Je ne fais que courir pour me rendre à la gare Saint-Lazare où je suis encore obligé d'attendre une demi-heure. Tout le monde me regarde dans l'état où je suis. Enfin à 12 h., j'arrive chez moi, mais hélas trop tard: mon cher Papa n'est plus et le convoi est parti pour le conduire dans sa dernière demeure. Les heures les plus terribles de ma vie et les pires souffrances ne sont rien à côté de celles que j'éprouve. Un des êtres qui m'était le plus cher au monde n'est plus. La destinée est parfois bien brutale et il faut cependant s'y résigner. J'ai 3 jours de permission et après, il me faut retourner dans la tranchée. Je n'ai plus qu'une idée: vivre pour ma chère Maman et ma sœur qui maintenant sont seules. Enfin, je m'arme de courage et je reprends ma place parmi mes camarades de combat.

1916 - Mon Régiment n'a pas encore été relevé depuis le 20 novembre et nous voici en janvier. Tout le mois s'écoule. Nous restons en ligne. Heureusement, il n'y a pas d'attaque, mais cela finira par arriver un jour. En fait, ça ne tarde pas, car le 12 février, les boches attaquent et nous prennent notre première ligne sur environ 200 mètres de longueur et ils ont l'air d'y tenir car, aussitôt, ils organisent une défense terrible. Pourtant, il va falloir reprendre la position un de ces jours. En effet, le 25 février, après une sérieuse préparation d'artillerie, nous attaquons avec mission de reprendre la ligne qui nous a été enlevée le 12. De 5 h. du matin à 12 h., nous sommes en attaque car les boches répondent sérieusement. L'affaire est chaude; je me trouve dans une position assez critique avec mes camarades: nous sommes avec notre pièce juste derrière un barrage de sacs de terre qui nous sépare des boches. Enfin nous avons pu faire du bon travail et nous avons fait pas mal de prisonniers. Mais la journée n'est pas finie et gare aux contre-attaques! A 2 h., ils commencent, mais rien à faire pour passer! Nous tenons la ligne et n'avons guère l'idée de nous laisser reprendre. A 4 h., ils recommencent: même résultat. A 5 h., ils contre-attaquent à nouveau. Décidément, ils y tiennent! Mais nous aussi! Qui aura raison? Nous! Vers 5 h ¼, un obus de 77 arrive si près de moi que je suis projeté le long de la tranchée. Je me relève



Dans les tranchées - Poste avancé tenu par une section d'infanterie de réserve (L'Album de la Guerre 1914-1919).

et je suis tout épaté de ne pas être blessé, mais il n'en est pas de même de deux de mes camarades qui, eux, sont touchés. Je m'empresse de les descendre dans un abri, pour les panser et en outre, je les mets sur le chemin du poste de secours. Les boches essayent une dernière fois à 6 h. de revenir. Ils profitent de l'obscurité qui commence, mais cela ne leur réussit pas mieux que durant le jour. La journée a été dure et nous a coûté environ 100 tués et 300 blessés. Enfin, j'ai encore passé à travers sans une égratignure. J'espère que ça continuera. Le 27, nous quittons enfin la 1^{re} ligne pour aller en réserve en 3^e ligne à environ 300 m en arrière. C'est tout de même meilleur, et un peu moins de garde à prendre. Nous restons là jusqu'au 14 mars, jour où l'on nous apporte la nouvelle que nous devons attaquer le lendemain matin dans un autre coin du secteur. Cette fois, c'est le lieu-dit «le Bec de Canard», position qui est très dangereuse. Le 15 mars à 2 h. du matin, je suis avec mes camarades en position. L'artillerie fait un sérieux travail mais les boches répondent coup par coup. L'heure d'attaque est midi. A 11 h. 55, nous prenons tous position dans les parallèles de départ. A 11 h. 59, les boches doivent savoir que nous allons attaquer car ils déclenchent un tir de barrage terrible; tout marche: canons, mitrailleuses. Je suis, pour ma part, certain que si nous sortons de la tranchée, pas un ne reviendra! Nous nous serrons la main... 12 h.: en avant! Une compagnie sur notre droite sort, mais, où nous sommes, impossible! Toutes les unités qui doivent se trouver là sont décimées par le feu de l'artillerie boche. Nous nous terrons dans des trous d'obus pour nous abriter le mieux possible et attendre que le tir soit un peu moins violent. A 12 h 20, l'ordre arrive de rentrer dans notre position, ce qui ne se fait pas sans mal. On nous prévient que nous devons essayer une 2^e fois de prendre la tranchée boche à 13 h. Cette fois, je crois qu'il n'y a plus de doute: la première fois, j'ai pu passer à travers, mais ce coup-ci, ça ne sera sans doute pas pareil! Je me mets à l'abri des éclats dans un petit trou et j'attends 13 h. Voici l'heure qui approche et il n'y a guère de changements. Encore 5 minutes. Je refais mes préparatifs. Cette fois, je n'ai plus d'espoir de m'en sortir; je sens qu'il sera impossible de passer à travers un ouragan de feu pareil. Enfin, plus que 3 minutes! Nous voici de nouveau à notre poste de départ. Plus que 2'; le cri qui se répète «En avant!»; les mitrailleuses boches nous arrosent toujours. L'officier qui me commande n'a guère d'espoir non plus. Je suis terré dans un trou d'obus sur le terrain. Voici près de 5 minutes que je m'y trouve quand l'ordre arrive: «Tout le monde, rentrez!», ce que nous faisons en ordre un par un. Je rentre le dernier et toujours sauf mais la journée n'est pas terminée et ne faudra-t-il pas attaquer une 3^e fois? Enfin, l'ordre arrive de veiller. L'attaque a échoué. Les heures de cette journée m'ont paru des siècles. J'ai un grand nombre de camarades tombés près de moi (qui n'ai même pas une égratignure!). La nuit arrive et je suis de garde. Les obus tombent toujours drus. Deux arrivent à 10 m de moi et je suis couvert de terre. Je ne sais pas ce qui me protège mais je crois que je suis vraiment invulnérable. Le 16 mars, vers 4 h. du matin, le calme se rétablit un peu. J'en profite pour rechercher mes meilleurs camarades, mais, hélas, beaucoup ne sont plus. La journée se passe assez calme, ainsi que le 17 et le 18. Enfin, le 19, nous sommes relevés pour aller au repos. Je crois qu'il est bien gagné car, pendant 24 h. de combat, nous avons perdu au Régiment 700 hommes. Sitôt en repos, je reprends ma petite vie et ne songe même plus aux misères passées. Après une dizaine de jours de repos, l'ordre arrive de remonter aux tranchées, à la même position que nous devions attaquer, mais cette fois pour garder le secteur. Vers le 3 avril, je suis de nouveau en ligne, mais cette fois, c'est tranquille. Nous restons là 12 jours et le 15 avril, nous sommes définitivement relevés du secteur; ce n'est pas un malheur: j'en ai assez vu dans ce coin-là! Mais, cette fois, j'ai bien peur que ce ne soit pour aller faire un tour à Verdun où ça va très mal en ce moment. Nous restons 10 jours au repos près de Châlons-sur-Marne, et l'ordre arrive que nous partons en auto, direction Verdun. Nous quittons la Champagne, qui n'était pas bonne, pour retrouver plus terrible encore dans la Meuse. Le 28 avril, nous arrivons au Larmont où nous restons 4 jours. J'en profite pour aller à la chasse au sanglier (les forêts en sont pleines). Le 2 ou 3 mai, nous partons pour Verdun, toujours en camion. Le soir, nous logeons à la citadelle. Me voici, en arrivant, affecté agent de liaison. La place n'est guère meilleure que celle



Guerre de 14-18 - Tranchée traversant une maison.



LA BATAILLE SOUS VERDUN, 1916
Les Allemands ayant envahi en grande force le Fort de Douaumont, en sont chassés par une contre-attaque.

THE BATTLE AROUND VERDUN 1916
The Germans having invaded in great force Douaumont fort, are driven away by a counter-attack.

Visif. Poda

La bataille sous Verdun en 1916.



93 Fort de DOUAUMONT — Vue de la Tour de 155. Perdue le 25 février 1916 et repis le 24 octobre après des combats acharnés, et complètement dégagé le 15 décembre par la 37^e Division d'Infanterie.
Douaumont Fort — View of the Turret 155*.

Fort de Douaumont - Vue de la tourelle de 155.

que j'ai à la pièce, mais je pourrai au moins courir où je veux, ce qui me plaît énormément. Nous passons dix jours à la citadelle et le 12 au soir, nous montons en ligne à la Ferme Chaumont, coin très charmant. Les 380 et 420 boches ne coûtent rien. Il y en a à profusion. Enfin, après une marche très mouvementée, nous arrivons au lieu-dit «Les 4 cheminées». Heureusement, j'ai été faire un tour dans les parages la veille et je connais le coin. Je reste cinq jours aux «4 cheminées» et je monte ensuite à la Ferme Chaumont. Je passe par le ravin de «Froide Terre» baptisé «Ravin de la Mort». Il mérite son nom. Je conduis ma Compagnie face au fort de Douaumont. Voici mon nouveau métier qui marche en plein. Je pars la nuit reconnaître différents postes. Ce n'est guère facile car je ne connais rien. Je ne m'en tire tout de même pas mal. Je fais environ 6 à 10 tournées par jour dans les postes et chaque fois au moment qu'un bombardement commence car on redoute toujours une attaque des boches. Le 18, journée calme pour le secteur. Le 19 vers 14 h., on s'aperçoit que les boches nous coupent par la droite. La situation est critique. Je pars prévenir les officiers en première ligne et transmettre des ordres au cas où nous serions pris. Enfin, après une sérieuse contre-attaque, nous les repoussons jusqu'à dans leurs lignes. Le 20, la journée se passe bien lorsque, le soir, une section de ma Compagnie monte en ligne, mais elle ne connaît pas bien le chemin et l'officier qui la conduit se perd et, à un moment donné, il se trouve surpris par les boches qui leur tirent dessus à 10 mètres. Ils se

replient comme ils peuvent, mais huit camarades manquent. L'officier finit par nous trouver et, sitôt arrivé, me demande si je veux partir avec lui voir s'il ne reste pas des camarades, blessés ou morts, à l'endroit où il fut surpris, d'autant que je connais parfaitement le terrain dans ce coin. Nous nous armons sérieusement et partons. Je retrouve facilement le lieu et je commence à explorer le terrain, mais les boches nous entendent et se mettent à nous tirer dessus à qui mieux mieux. Après 2 h. de recherches, je n'ai toujours rien vu. «Nous allons rentrer» me dit l'officier, toujours en rampant et en faisant des bonds de trou en trou. Je pense que mes camarades sont faits prisonniers. C'était bien ainsi car douze jours après, nous recevons de leurs nouvelles. Le 21, journée assez tranquille, quoiqu'il y ait un très fort bombardement de notre part avec de la grosse artillerie, sur le fort de Douaumont. Le 22 au matin, l'ordre arrive: nous devons attaquer le fort. «Gare à la casse!» Nous attaquons à environ 35.000 hommes. A 2 h., l'attaque se déclenche. Je suis très bien placé et je découvre tout ce champ de bataille. Le spectacle est inoubliable! J'ai du travail car les ordres se succèdent. Je n'arrête plus une minute. Le fort est pris après 2 h. de combats acharnés. Les boches contre-attaquent sept fois de suite pour essayer de nous le reprendre. Ils échouent devant nos tirs de mitrailleuses. Le 23, ils reviennent à la charge mais sont toujours reçus de même. Tout va bien mais je commence à en avoir assez du coin! Et les camarades tombent. Je crois que si nous restons encore huit jours là, et bien au Régiment nous redescendrons à 50, si j'en suis!!! Le 25, les boches contre-attaquent et nous reprennent le fort. Tant de pertes pour le prendre et ne le garder que 48 h., c'est malheureux! Après la contre-attaque boche, nous ne sommes plus assez nombreux pour contre-attaquer à notre tour; nous avons déjà bien du mal à tenir le secteur. Le 26 au soir, l'ordre de relève arrive: il est vraiment le bienvenu! Je suis très fatigué; depuis le 17, je ne dors guère plus de 2 h. par jour et quel sommeil encore! Je ne sais pas comment je peux résister. En plus, tous les jours nous avons eu des gaz asphyxiants. Notre relève doit s'effectuer vers 23 h.; à 3 h. du matin, encore personne! Toutes les Compagnies du Régiment sont déjà parties. Nous restons les seuls en ligne de mon Régiment. Nous ne sommes relevés qu'à 4 h. du matin et comme il fait jour, nous ne pouvons pas partir, étant obligés de passer par un chemin à découvert où les boches nous verraient et

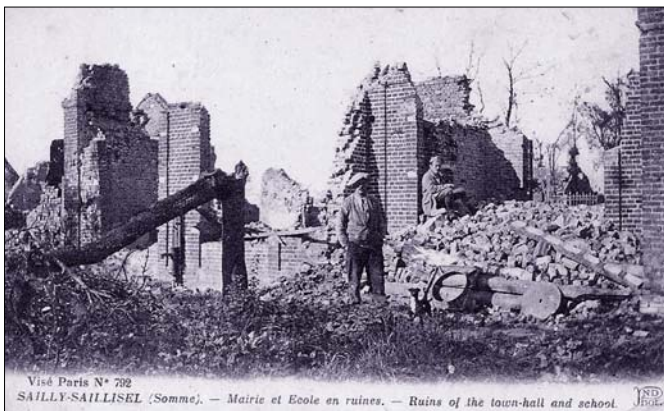
tireraient à obus de 120 mm. Nous sommes forcés de rester jusqu'au soir. Que les heures paraissent longues ! Enfin, à 8 h. du soir, la nuit tombe et nous partons. Les boches sont assez calmes et ne tirent pas trop. Le 28 au matin, nous arrivons à Verdun et je file aussitôt à la cuisine où un bon repas chaud nous attend. Voici 15 jours que je n'ai pas mangé chaud. Les boches veulent saluer notre départ et tirent une rafale sur Verdun. Cela ne nous gêne guère, on vient d'en voir d'autres. Nous repartons vers un petit patelin situé à 8 km de Verdun. Là, nous sommes bien tranquilles ; les boches peuvent tirer, c'est trop loin pour nous atteindre. Sitôt arrivé, je me mets à la recherche d'eau pour faire ma toilette car voici quinze jours que je n'ai pas une goutte d'eau sur la figure et dans quel état suis-je : c'est indéfinissable ! Enfin, je trouve ce que je veux et me voici propre. Je pense que je suis rajeuni de deux ans. Je n'ai même plus sommeil. Je vais néanmoins faire un tour à mon cantonnement et je m'allonge sur ma paillasse et, même pas 10 minutes plus tard, je m'endors et ne me réveille que 12 h. plus tard. Presque tous mes camarades en font autant. J'avais grand besoin de sommeil ! Je reste 4 jours dans ce cantonnement. Le 1^{er} juin, nous partons en autos pour Badonvillers. J'arrive pour le repas. Les civils nous refusent de l'eau ! Voyez leur amabilité ! Je crois qu'ils sont plus boches que les boches. Enfin, nous restons 8 jours dans ce pays et partons pour le grand repos dans la Marne. Là, je suis l'on ne peut mieux ! Les civils donnent les lits qu'ils ont de disponibles. Je vais très souvent manger dans une famille où je suis reçu comme le fils de la maison. Nous restons à Troissy 25 jours. Le 8 juillet, nous remontons aux lignes au fort de la Pompelle à 5 km de Reims. Là, c'est le secteur tranquille :



Fort de la Pompelle - Photo du musée.



Ferme Bronfay - Site « Mes Chemins de Mémoire ».



Visé Paris N° 792
SAILLY-SAILLISEL (Somme). — Mairie et Ecole en ruines. — Ruins of the town-hall and school.

Sailly-Saillisel - Mairie et école en ruines.

trois obus par jour. Je me balade et vais à la pêche : c'est la vie de rêve ! Le 12 juillet, je pars en permission de 7 jours. Je n'en avais plus obtenu depuis le 25 décembre et dans quelles circonstances ! Je reviens en ligne le 24 juillet car j'ai un peu allongé les 7 jours. Nous restons dans ce coin tranquille près de 2 mois et nous partons pour faire de l'entraînement en vue de l'offensive de la Somme. Nous logeons dans des baraques du côté de Fère-en-Tardenois. Nous y restons 15 jours et quel travail on nous fait faire : lever à 4 h. du matin, faire au moins 30 km par jour et manœuvres dans les champs, tous les jours par n'importe quel temps. J'aime encore mieux être aux tranchées ! On y reçoit des obus mais on est plus tranquille. Le 20 septembre, nous prenons la route de la Somme. Nous faisons une partie en chemin de fer et ensuite deux étapes de 25 km à pied. Nous restons une journée dans un petit pays et ensuite nous montons en autos à la ferme Bronfay (Somme). Nous y restons 4 jours. Tous les soirs, il y a feu d'artifice fait par les canons et les fusées en ligne. Dans la nuit du 28 au 29, nous montons en ligne à Sully-Saillisel. Arrivé aux batteries anglaises, j'ai un ordre à porter et je me perds en pleine nuit. Il me faut 3 h. pour retrouver mon chemin ! Enfin, j'arrive à retrouver le PC de mon bataillon. Je repars aussitôt avec le cycliste pour reconnaître un autre poste. Je ne connais absolument rien du secteur et il fait une nuit très noire. Nous nous parlons encore tous les deux. J'essaie de m'orienter mais l'on ne voit rien. Après un bon moment, je retrouve mon poste de commandement mais je ne trouve pas celui où l'on m'avait envoyé. Je demande alors des renseignements plus précis et je repars. Le jour va se lever et je suis prévenu qu'où je me rends, les boches tirent à la mitrailleuse. Heureusement, on a du brouillard. Je serai sans doute tranquille. Ce n'est qu'après 2 h. de recherche que je trouve le poste où je dois me rendre. Mais le brouillard se lève et je suis vu des lignes boches. Aussitôt, ils se mettent à me prendre comme cible, ils me tirent dessus à coups de mitrailleuse. Enfin, j'arrive à me

sauver en rampant jusqu'au ravin où, de là, je ne suis plus vu. Le premier jour s'annonce bien et je vois le travail qu'il y a à faire. Cette vie dure jusqu'au 9 octobre et tous les jours j'ai des ordres à porter dans des coins très dangereux; je ne sais pas comment, je m'en sors sans rien. Le 9 au soir, je conduis l'officier qui doit venir relever ma Compagnie. Je ne suis guère fâché de partir de ce coin en attendant d'aller dans un autre qui ne vaudra guère mieux sans doute. J'ai la Croix de guerre pour la période du 28 septembre au 9 octobre passée en lignes. Je descends en repos du côté de Gournay-en-Bray. Nous y restons 20 jours et il faut remonter en ligne du côté



Cléry - Campagne 1914-1918.

de Cléry dans la Somme. Là, c'est un peu mieux, n'étant plus dans un secteur d'attaque. J'ai un peu moins de travail. Nous restons dans ce coin du 20 octobre au 3 décembre, jour où nous sommes définitivement relevés de la Somme. Encore un charmant cap de passé. Nous partons au repos dans l'Oise, encore du côté de Gournay-en-Bray. Nous y restons 17 jours. De là, nous allons à pied par étape jusqu'à Saint-Just-en-Chaussée. Je passe le réveillon à 4 km de Saint-Just-en-Chaussée et le 27, mon Régiment part pour aller au repos dans la Marne. Moi, je pars en permission de 9 jours en ayant 2 de plus à cause de ma citation. Inutile de dire qu'ils se passent beaucoup trop rapidement.

1917 - Enfin, le 11 janvier 1917, je retrouve mon Régiment à Troissy où nous avons passé il y a 7 mois. Je retrouve les civils qui avaient eu la gentillesse de m'hospitaliser, mais cette fois, nous ne restons que 10 jours et le 21 janvier, nous prenons la direction de Chézy-en-Orxois (Aisne). Là, nous restons un bon moment et mon travail consiste à aller à la chasse. Seulement il ne fait pas moins de 22° en dessous de zéro. Heureusement je suis bien cantonné et le bois ne manque pas. Le 12 février, nous allons à Braine. Cette fois, je n'ai plus rien à faire. Nous organisons des concerts avec des camarades: voilà à quoi j'emploie mon temps. Le 2 mars, nous partons pour Fismes. Là, c'est moins rigolo. La ville est bombardée. Le 25, nous montons en ligne à Verneuil. Le secteur n'est pas



Fismes, Place du Marché - Après la retraite allemande en août 1918.

très bon et le chemin que je suis pour ma liaison est souvent bombardé. Nous restons là jusqu'au 8 avril. Cette fois, ça va être les derniers préparatifs pour l'offensive du 16 avril. Le 12 avril, nous sommes à Limé pour toucher l'armement nécessaire à l'attaque. Le 15 au soir, nous allons prendre les positions pour l'attaque qui doit avoir lieu le 16 à 9 h. du matin. En passant sur le plateau, on découvre tout le front; les obus qui tombent et les fusées font des éclairs. C'est vraiment féérique! Malheureusement, il y a les camarades qui sont dessous et tout à l'heure nous y serons aussi. Nous arrivons à Dhuizel. Nous attendons que les premières vagues aient avancé. Nous ne devons prendre contact avec l'ennemi qu'à 12 h. Vers 10 h., nous voyons les premiers prisonniers passer et le soir, il y en a au moins 10.000. La

journée a été bonne mais nous n'avançons pas comme c'était prévu. Nous restons à Dhuizel toute la journée et la nuit. Le 17 et le 18, même situation: les premières lignes ne peuvent pas avancer. Il faut faire un mouvement tournant et ce n'est que le 18 à 8 h. du soir que les boches se replient devant Vailly et que nous pouvons enfin avancer. Le 19 à 6 h. du matin, nous sommes en contact avec les boches et nous avons avancé de 12 km. Nous retrouvons des prisonniers dans tous les coins et nous sommes obligés de marcher avec d'innombrables précautions car ils ont installé de véritables machines infernales dans tous les coins. J'ai du travail car, à un moment, ma Compagnie est à un endroit et 2 h. après, elle est 5 km plus loin, et il faut que je la cherche. Enfin, tout se passe bien. Le 20, nous continuons à avancer mais très lentement. Le 21, nous restons sur place. La vie de campagne me plaît beaucoup mieux que la vie des tranchées. Nous prenons position dans les lignes abandonnées par les boches et nous y restons jusqu'au 30 avril, jour où nous descendons en repos. Mais j'ai appris que le 5 mai, nous devons



Le Chemin des Dames.

attaquer à nouveau et prendre le fameux Chemin des Dames. En effet, nous restons 4 jours pour toucher les munitions pour l'attaque et dans la nuit du 4 au 5, nous remontons aux mêmes positions mais cette fois je connais la contrée (je viens de la parcourir pendant 9 jours sans arrêt). Le 5 à 4 h. du matin, je me trouve à la position d'où je dois partir à l'attaque avec mon chef de Bataillon. Les ordres arrivent et ce n'est guère amusant car il faut que je fasse 500 m à plat ventre pour me rendre auprès de mon commandant de Compagnie car les boches nous voient très bien. A 9 h. précises, l'attaque se déclenche. D'où je me trouve, je découvre 4 divisions (soit 60.000 hommes environ) qui partent à l'attaque ensemble. Le spectacle est saisissant, surtout qu'il fait un

soleil radieux. Tout va pour le mieux et nous faisons un grand nombre de prisonniers; mais le soir cela change. Les boches contre-attaquent très sérieusement: environ toutes les deux heures, ils déclenchent une contre-attaque, mais aucune ne réussit. La nuit arrive. Je suis de garde aux signaux et à minuit précis, un orage terrible éclate. Au même moment, les boches déclenchent une contre-attaque. La pluie, le tonnerre, les éclairs, le canon, les balles, les grenades et les fusées: il y a de quoi devenir fou. Heureusement, j'arrive de justesse à sortir de mon poste d'observation. Quand les boches sont dedans, ils lancent une grenade après moi, mais je ne suis plus là et je pars à la recherche de mon chef de Bataillon qui est déjà parti depuis un moment et ce n'est que 2 h. après que je le retrouve. Je lui fais part de la situation. Le lendemain à 10 h. du matin, une Compagnie reprend la position qui nous a été prise la nuit et s'y installe. Les 7 et 8, aucun changement, mais j'ai grand peur d'être pris dans ce coin-là car nous sommes en pointe et à la moindre attaque, nous risquons d'être pris. Enfin le 8 au soir, nous sommes relevés. Voilà encore 4 jours où il y a eu beaucoup de travail à faire et je suis plutôt fatigué car cette fois, je n'ai pas dormi du tout. Nous partons dans la nuit au repos: il est bien gagné! Nous allons du côté de Soissons. Nous ne sommes pas mal car il y a quelques civils qui sont revenus dans ce coin-là. Vers le 18, je pense partir en permission mais contre-ordre. Nous remontons en ligne le 20 et je ne peux partir que le 29 en redescendant des lignes. Je commence à en avoir assez de cette vie et je crois que depuis le temps que je passe à travers, il va arriver un jour où je serai bien touché. Le 20 à 2 h. du matin, je suis à nouveau en ligne dans le coin où j'ai failli être pris le 5 au soir. Le 21, je vais faire un tour dans le secteur; pas de changements. J'attends le 29 avec grande impatience. Le 23, il y a un bombardement assez violent de la part des boches, mais ils n'attaquent pas. Ils font aussi bien. Le 24, la journée est très calme, même trop calme, je trouve, et cela ne présage rien de bon. Le soir, j'écris une lettre à ma chère Maman (ce sera ma dernière de France). Le 25, à 3 h. du matin, les boches se réveillent et le canon tire d'une façon qui n'est pas normale. Plus ça vient, pire est le tir. On ne nous signale toujours rien devant nous, pourtant je pense qu'ils vont attaquer. A 4 h $\frac{1}{4}$, je vais porter un ordre et ne sais comment j'ai pu passer à travers cette rafale. Je reviens au bout de 5 minutes et j'attends la fin de cette chanson, mais à 4 h 35, c'est fini! Les boches sont là. Ils nous ont entourés et près de 200 mètres en arrière, impossible de se défendre. Ils sont dix contre un! C'est fini! Je suis prisonnier. ***C'est la fin de ma campagne: 2 septembre 1914 - 25 mai 1917.***

Alors commence ***ma vie de prisonnier.***

FAIT À DURBUY (BELGIQUE) EN SEPTEMBRE 2010 — TOUS DROITS RÉSERVÉS
CONCEPTION ET RÉALISATION: FRANÇOIS BELLIN